



LES2SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANCON

L'Été au cinéma

juillet – septembre 2022

L'Été au cinéma

L'Été au cinéma, c'est tous les mercredis soirs au Kursaal, du 6 juillet au 7 septembre, avec un film différent chaque semaine et deux séances à 18h et 20h30. Comme chaque été, nous fêtons la vitalité de notre cinéma d'auteur et cette année plus que jamais votre présence ! Vous êtes toujours là, malgré les fermetures et les contraintes cumulées ces deux dernières années, à nous suivre tout au long de l'année et c'est formidable.

Nous sommes ravis aussi de pouvoir vous présenter, pour la quatrième année consécutive, une programmation entièrement réalisée avec un collectif de spectateurs, une initiative née de nos rendez-vous « café-ciné ». Ce programme est conçu comme une invitation à voir sur grand écran quelques-uns des films français qui nous ont marqués ces douze derniers mois. Nous avons choisi de mettre en lumière des films qui n'ont pas trouvé la place qu'ils méritaient au moment de leur sortie en salle. Nous avons aussi décidé d'ouvrir notre sélection française à nos voisins proches et très inspirés, avec un film franco-suisse qui fera l'ouverture du programme (*Olga*) et une comédie belge remarquable sur un sujet grave (*Une vie démente*).

Notre soirée de clôture, mercredi 7 septembre, sera dédiée au court métrage, avec un programme « coup de cœur », le troisième réalisé collectivement avec des spectateurs plus engagés que jamais et bien décidés à ne pas en rester là. D'autres programmes sont déjà en chantier pour la saison prochaine et contribueront à donner une place plus importante à ce cinéma aux formes multiples et annonciateur des talents de demain.

Nous espérons que votre curiosité sera sans limite et que vous nous suivrez cet été encore, en toute confiance, dans ce parcours jalonné de découvertes réjouissantes et stimulantes.

juillet

me. 6	18h & 20h30 19h30	Olga <i>Café-ciné</i>	p. 4
me. 13	18h & 20h30	Serre moi fort	p. 5
me. 20	18h & 20h30	Le Sommet des dieux	p. 6
me. 27	18h & 20h30	À l'abordage	p. 7

août

me. 3	18h & 20h30	Les Olympiades	p. 8
me. 10	18h & 20h30	Tralala	p. 9
me. 17	18h & 20h30	Mes frères et moi	p. 10
me. 24	18h & 20h30	Les Magnétiques	p. 11
me. 31	18h & 20h30	Une vie démente	p. 12

septembre

me. 7	18h & 20h30 19h30	Courts métrages <i>Café-ciné</i>	p. 13
--------------	----------------------	--	-------

tarifs

Ciné à l'unité

Plein tarif	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €

Carte cinéma (10 places)

Plein tarif	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €

* Personnes de 65 ans et plus, détenteurs de la carte Famille nombreuse, personnes en situation de handicap, abonnés des structures culturelles partenaires de la région, abonnés annuels Ginko, sur présentation d'un justificatif.

** Jeunes de moins de 26 ans, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et détenteurs de la carte Avantages Jeunes, sur présentation d'un justificatif.

Informations :

www.les2scenes.fr | cinema@les2scenes.fr

Suivez-nous sur Facebook & Instagram  

@cinéma Les 2 Scènes



Accueil du public

- achat des billets sur place
- ouverture de la billetterie 30 minutes avant chaque séance



Café-ciné

Mercredi 6 juillet & mercredi 7 septembre à 19h30

Venez échanger autour d'un verre avec les spectateurs qui ont participé à la sélection des films de l'été. Nous évoquerons aussi les programmations des cycles à venir.



Mercredi 6 juillet à 18h & 20h30

Olga

Élie Grappe – 1h27, Suisse, France
avec Anastasia Budiashkina, Sabrina Rubtsova,
Caterina Baroggio
sortie en salle novembre 2021

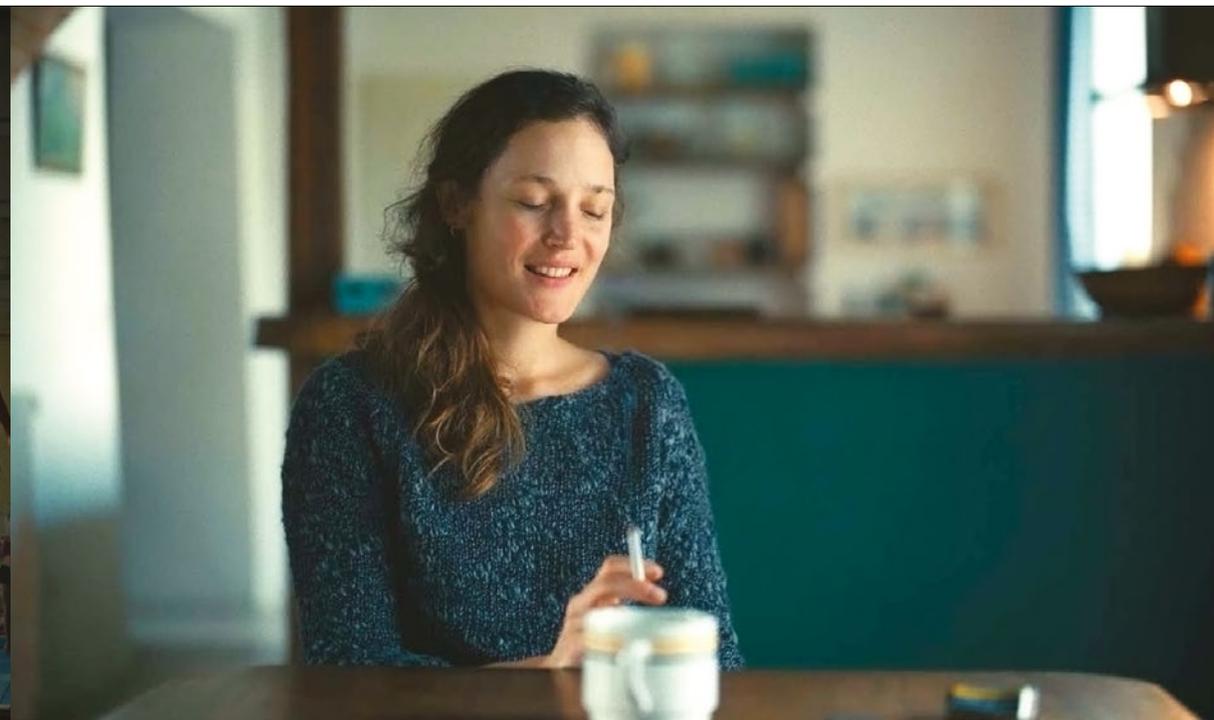
2013. Une gymnaste de 15 ans est tirillée entre la Suisse où elle s'entraîne pour le Championnat européen en vue des JO et l'Ukraine où sa mère, journaliste, couvre les événements d'Euromaïdan.

Inutile de faire durer le suspense : de la toute première à la toute dernière image, le premier long-métrage d'Élie Grappe, *Olga* (Prix SACD à la Semaine de la critique du festival de Cannes), est à couper le souffle. Cela tient beaucoup, du reste, au dialogue entre ces deux extrémités du film, nourri par un travail remarquable, tout du long, sur la tension – du corps, de l'esprit, du cœur. On est très conscient, d'emblée, que l'aise avec laquelle Olga (Anastasia Budiashkina) et sa copine Sasha (Sabrina Rubtsova) marchent sur les mains comme si de rien n'était, comme si c'était un jeu, est le résultat d'heures entières passées au gymnase chaque jour, tous les jours, mais ce jaillissement

d'insouciance du début illumine par sa fraîcheur. Cette légèreté ne reviendra plus que par éclats, de plus en plus brefs, avant d'être complètement suffoquée par la tension presque insoutenable qui prend progressivement le pas sur tout le reste dès l'instant où elle sort du cadre bien délimité de la salle d'entraînement. Le regard d'Élie Grappe secoue en profondeur, avec une aise bluffante (lui aussi) pour un aussi jeune réalisateur (27 ans), élégamment même, car il rend les sensations de l'univers ô combien fascinant de la gymnastique (grâce aux interprétations formidables de sa troupe de vraies gymnastes) et le bouleversement de ce moment politique sans jamais forcer sur le sensationnalisme. C'est précisément dans le réalisme de la représentation qu'il offre de ces deux mondes réunis par le destin d'Olga qu'il les rend avec une admirable justesse à ce qu'ils ont de spectaculaire et de quasi inimaginable à la fois. Franchement vertigineux.
Bénédicte Prot, *Culturoipoing*



Café-ciné à 19h30 – entrée libre
Venez échanger autour d'un verre avec les spectateurs qui ont participé à la sélection des films de l'été. Nous évoquerons aussi les programmations des cycles à venir !



Mercredi 13 juillet à 18h & 20h30

Serre moi fort

Mathieu Amalric – 1h37, France
avec Arieh Worthalter, Vicky Krieps
d'après la pièce *Je reviens de loin*, de Claudine Galea
sortie en salle septembre 2021

Ça semble être l'histoire d'une femme qui s'en va.

Le synopsis officiel du film tient en une phrase. C'est évidemment ce « semble » énigmatique, incertain, qui indique l'itinéraire bis emprunté par *Serre moi fort*, à savoir tout sauf la ligne droite, pour mener jusqu'au cœur. Dès le début, l'héroïne prend la tangente. Dans le jour naissant d'une campagne paisible, Clarisse (Vicky Krieps) abandonne sur la pointe des pieds son monde endormi, le mari, les deux enfants encore petits. Forcément, le spectateur embraye se leurrant déjà sur les motifs possibles de la fugue, crise conjugale, burn-out maternel ou passion adultère. Des indices, néanmoins, lui mettent la puce à l'œil et à l'oreille. L'obligent à guetter la déviation. Ce titre auquel il manque un tiret, *Serre moi fort*, comme pour signifier un lien brisé. Cette phrase murmurée par Clarisse à une amie avant de partir, alors qu'elle quitte à peine les

siens : « Tu sais, je les vois... ». Autant de petits cailloux semés par Mathieu Amalric dans le premier tiers du film, manière subtile de lever un coin du voile tout en continuant de le tisser. Amalric, qui dit s'être inspiré pour l'image des *Gens de la pluie*, de Coppola, a pris le parti avec son chef opérateur, Christophe Beaucarne, de filmer à l'identique le réel et l'imaginaire, le passé, le présent et un avenir qui n'aura pas lieu. On pense immanquablement au cinéma d'Alain Resnais, quelque part entre *Je t'aime, je t'aime* et *Smoking/No smoking*, devant cet éclatement devenu familier chez l'acteur-réalisateur : il brouillait déjà les temporalités dans son adaptation de Simonon *La Chambre bleue* (2014), et signait avec *Barbara* (2017) un envoûtant anti-biopic aux miroitements de kaléidoscope. Tiré d'une pièce de théâtre de Claudine Galea détricotée par ses soins, ce nouveau long métrage l'emmène cette fois sur les cimes assumées du mélodrame et le confirme en guide de haute voltige.
Marie Sauvion, *Télérama*



Mercredi 20 juillet à 18h & 20h30

Le Sommet des dieux

Patrick Imbert – 1h35, France
sortie en salle septembre 2021

Meilleur film d'animation – César 2022

George Mallory et son compagnon Andrew Irvine sont-ils les premiers hommes à avoir atteint le sommet de l'Everest, ce 8 juin 1924 ? Seul le petit Kodak Vest Pocket avec lequel ils devaient se photographier sur le toit du monde pourrait livrer la vérité. 70 ans plus tard à Katmandou, Fukamachi, jeune reporter japonais en mal de scoop, pense reconnaître cet appareil entre les mains du mystérieux Habu Jôji, grimpeur proscrit que l'on pensait disparu depuis des années. Cette rencontre va conduire Fukamachi dans un monde d'alpinistes dévorés par la passion, assoiffés de conquêtes impossibles et l'attirer peu à peu lui aussi vers le sommet des dieux.

Adapté d'un manga à succès de Jirô Taniguchi et Baku Yumemakura publié en France aux éditions Kana, *Le Sommet des dieux* est une excellente surprise. Cette Arlésienne de l'animation française

a su résoudre la quadrature du cercle. Ou comment réduire une saga de plus de mille six cents pages riche en intrigues et en personnages secondaires pour en tirer un film d'animation d'une heure et demie, sans la trahir. Tout en respectant la narration – l'enquête quasi policière de Fukamachi, l'omniprésence des flash-back, le soin extrême apporté aux détails techniques –, le réalisateur Patrick Imbert et son équipe ont particulièrement travaillé les deux protagonistes principaux et suivi le seul fil d'Ariane qui vaille : la passion dévorante, obsessionnelle, quasi mystique de Habu pour les cimes. Un « haut mal » qui l'habite, le consume et dont il ne veut surtout pas guérir. Avec en toile de fond, l'immensité du massif himalayen. Hymne à l'inhumaine beauté des montagnes – le travail réalisé par les peintres est admirable –, la dernière partie du film est remarquable et nous transporte littéralement sur le toit du monde. Une impression pleine, entière, rarement éprouvée devant un écran ou dans une salle de cinéma. Mention spéciale pour la bande-son : à mesure que l'on s'élève, elle se substitue peu à peu aux paroles et à la partition subtile composée par Amine Bouhafa qui tutoie, elle aussi, les nuages.

Stéphane Jarno, *Télérama*



Mercredi 27 juillet à 18h & 20h30

À l'abordage

Guillaume Brac – 1h35, France
avec Éric Nantchouang, Salif Cissé, Édouard Sulpice
sortie en salle juillet 2021

Paris, un soir, au mois d'août. Un garçon rencontre une fille. Ils ont le même âge, mais n'appartiennent pas au même monde. Félix travaille, Alma part en vacances le lendemain. Qu'à cela ne tienne. Félix décide de rejoindre Alma à l'autre bout de la France. Par surprise. Il embarque son ami Chérif, parce qu'à deux c'est plus drôle. Et comme ils n'ont pas de voiture, ils font le voyage avec Édouard. Évidemment, rien ne se passe comme prévu. Peut-il en être autrement quand on prend ses rêves pour la réalité ?

Le cinéma n'a en rien besoin d'actions surchargées d'événements. Il peut aussi n'être rien d'autre que donner à voir et à ressentir un moment, une lumière, une émotion. Le cinéma est ce qui se tient « au bord » d'un geste, qu'il soit un regard ou une caresse : là est aussi son lieu, comme

son risque. Le nouveau film de Guillaume Brac est cette aventure. À *l'abordage*, fiction construite à partir d'un matériau documentaire, est un très délicat portrait de la jeunesse placé sous le signe du soleil. Après *Contes de juillet* (2017) et *L'île au trésor* (2018), Guillaume Brac met à nouveau en scène les possibles d'une rencontre. Rencontre entre des personnages qui, par a priori arbitraires, n'auraient rien à « faire » ensemble mais aussi rencontre avec soi-même. La rivière, le camping, les ruelles et un café du village sont alors autant de berges où se découvrir, se fuir, s'attendrir ou s'aimer. La beauté du film se tient en premier lieu dans cette manière du cinéaste à œuvrer pour une simplicité et une raréfaction de l'action et faire de ces espaces extérieurs les lieux même de l'intimité. À *l'abordage* est un film plein de grâce, une grâce tenant aussi bien à son économie qu'à sa beauté formelle et narrative. D'une douceur infinie, sa « mélancolie berce de doux chants (le cœur qui s'oublie aux soleils couchants » (Verlaine, *Poèmes saturniens*).

Maryline Allugier, *Culturopoing*



Mercredi 3 août à 18h & 20h30

Les Olympiades

Jacques Audiard – 1h45, France
avec Lucie Zhang, Makita Samba, Noémie Merlant,
Jehny Beth
D'après *Amber Sweet*, *Tuer et mourir* et *Escapade hawaïenne*, trois nouvelles graphiques d'Adrian Tomine
sortie en salle novembre 2021

Paris 13^e, quartier des Olympiades. Émilie rencontre Camille qui est attiré par Nora qui elle-même croise le chemin d'Amber. Trois filles et un garçon. Ils sont amis, parfois amants, souvent les deux.

Après un western crépusculaire (*Les Frères Sisters*), Jacques Audiard plante sa caméra dans le 13^e arrondissement de Paris pour filmer un quatuor amoureux – parfaitement interprété –, en noir et blanc. Émilie, employée d'un *call center*, fonceuse et peu farouche, accueille en coloc Camille, prof de lettres visant l'agrégation, dans l'un des ensembles immobiliers du quartier des Olympiades. Puis Camille, reconverti dans l'immobilier, côtoie Nora, séduisante trentenaire qui doute de tout, surtout d'elle-même... jusqu'à ce qu'elle fasse la connaissance, par écran interposé, d'Amber Sweet, stripteaseuse du web. Quatre personnages déracinés, en quête d'un sens qui pourrait adoucir leurs incertitudes. Sur un scénario coécrit avec Céline Sciamma, le cinéaste brosse le portrait d'une génération et capte l'air du temps, ce grand mystère imprégné d'échanges virtuels, d'incertitudes sexuelles et de quête d'amour. Impossible de ne pas se laisser surprendre par l'étonnante modernité de cette peinture contemporaine des sentiments. Christophe Caron, *La Voix du Nord*

Mercredi 10 août à 18h & 20h30

Tralala

Jean-Marie et Arnaud Larrieu – 2h, France
avec Mathieu Amalric, Mélanie Thierry, Maïwenn,
Josiane Balasko, Bertrand Belin
sortie en salle octobre 2021

Tralala, la quarantaine, chanteur dans les rues de Paris, croise un soir une jeune femme qui lui adresse un seul message avant de disparaître : « Surtout ne soyez pas vous-même ». Il quitte la capitale et finit par retrouver à Lourdes celle dont il est déjà amoureux. Elle ne se souvient plus de lui. Mais une émouvante sexagénaire croit reconnaître en Tralala son propre fils, Pat, disparu vingt ans avant aux États-Unis. Tralala décide d'endosser le rôle. Il va se découvrir une nouvelle famille et trouver le génie qu'il n'a jamais eu.

Depuis une vingtaine d'années, les frères Larrieu filment l'amour (et un peu la mort) entre vallées fleuries, buissons de trivialité et pics métaphysiques. Après avoir parcouru les sentiers de la comédie du remariage (*Un homme, un vrai*), du thriller (*L'Amour est un crime parfait*) et du porno verbal (*21 nuits avec Pattie*), voici, pour leur septième

long métrage, qu'ils explorent, avec délice, ceux de la comédie musicale. Le titre, si guilleret, atteste, d'emblée, que la partition sera pimpante, mais cette histoire de revenant s'impose, aussi, comme leur meilleure comédie humaine, où il suffit d'un malentendu pour que l'espoir renaisse. Josiane Balasko n'avait jamais autant ému et étonné qu'avec le costume lamé or de cette mère disco qui veut croire au retour de l'enfant prodige. Mélanie Thierry, sublime, chante du Jeanne Cherhal, demoiselle de Lourdes et non plus de Rochefort, pour s'extasier sur un homme qui l'a fait « jouir trois fois ». Maïwenn, elle, irradie de nostalgie grâce à la pop douce d'Étienne Daho. Révélation du film, le chanteur Bertrand Belin impose son charisme d'acteur, en grand frère mélancolique au cœur de rocker. La comédie musicale en Technicolor à la Vincente Minnelli, le romanesque provincial de Jacques Demy et, surtout, la « nouvelle scène française », dont les meilleurs représentants ont écrit et composé les chansons du film : les frères Larrieu embrassent leurs amours plurielles avec entrain et volupté. Avec ce *Tralala* d'une foi insolente dans les bienfaits du cinéma, les Larrieu pourraient bien avoir écrit leur « Cantique des cantiques ». Guillemette Odicino, *Télérama*



Mercredi 17 août à 18h & 20h30

Mes frères et moi

Yohan Manca – 1h48, France
avec Maël Rouin-Berrandou, Judith Chemla,
Dali Benssalah
sortie en salle janvier 2022

Nour a 14 ans. Il vit dans un quartier populaire au bord de la mer. Il s'apprête à passer un été rythmé par les mésaventures de ses grands frères, la maladie de sa mère et des travaux d'intérêt général. Alors qu'il doit repeindre un couloir de son collège, il rencontre Sarah, une chanteuse lyrique qui anime un cours d'été. Une rencontre qui va lui ouvrir de nouveaux horizons...

Ce premier long métrage est une petite pépite. Un film bienveillant sans être convenu, positif sans être naïf, qui tient à la fois de la comédie sociale et du récit d'émancipation. Celle de Nour, un collégien fasciné par Luciano Pavarotti. Ses frères et lui vivent dans un quartier populaire, auprès d'une mère gravement malade. Un environnement viril et protecteur où l'on joint les deux bouts entre débrouille et petits délits. L'ado chétif s'en évade quand il rencontre une chanteuse lyrique (impec-

cable Judith Chemla, qui fait admirer sa voix de soprano) lors des vacances d'été. Avec l'opéra, art élitiste s'il en est, le réalisateur s'inscrit dans une démarche volontariste vouée à ouvrir un imaginaire souvent cloisonné par le déterminisme social. Vers un avenir meilleur ? En faveur d'un meilleur présent ? Rien n'est moins sûr, et c'est tout le propos de ce récit trouvant le juste ton entre rires et drame. Cette histoire séduit aussi par sa tapageuse fratrie, soudée dans l'adversité malgré les coups de gueule et de sang, que compose un quatuor de jeunes comédiens épatants. On connaissait déjà Dali Benssalah (l'adversaire de James Bond dans *Mourir peut attendre*), qui incarne avec conviction le grand frère ombrageux, et Sofian Khammes (*Chouf, Le monde est à toi, La Nuée, Sentinelle sud...*), très drôle en gigolo tout droit sorti d'une comédie italienne. On découvre ici Moncef Farfar, dans le rôle d'un petit dealer sanguin, et surtout Maël Rouin-Berrandou, qui, dans les baskets d'une sorte de *Billy Elliot* méditerranéen, joue sa partition au diapason de ses aînés. Nour signifie lumière en arabe. Un mot qui résume bien cet attachant conte réaliste enveloppé par la lumière, chaleureuse, d'un été pas comme les autres. Baptiste Thion, *Le Journal du Dimanche*



Mercredi 24 août à 18h & 20h30

Les Magnétiques

Vincent Maël Cardona – 1h38, France
avec Thimotée Robart, Joseph Olivennes,
Marie Colomb
sortie en salle novembre 2021

Meilleur premier film – César 2022

Une petite ville de province au début des années 80. Philippe vit dans l'ombre de son frère, Jérôme, le soleil noir de la bande. Entre la radio pirate, le garage du père et la menace du service militaire, ils ignorent qu'ils vivent là les derniers feux d'un monde sur le point de disparaître.

Avec son lyrisme crépusculaire et son intensité électrique, ce premier film vibre comme un morceau de Joy Division. Sa patine rétro, ses décors soignés et sa BO du tonnerre exhalent en effet le parfum de ce début de décennie artistiquement fertile et marqué par l'accession au pouvoir de François Mitterrand, une première pour la gauche. On y suit Philippe (formidable Thimotée Robart), un garçon timide qui va se révéler un as des platines et aimerait bien échapper au service militaire. Il vit chez son père, garagiste dans

une petite ville de province banale. Un décor trop étroit pour une jeunesse sans vraie perspective d'avenir qui veut vivre au présent et faire la fête. Il admire son frère aîné Jérôme, animateur charismatique mais borderline de la radio pirate locale qui va bientôt pouvoir émettre en toute légalité. Ils partagent le même amour de la new wave et de Marianne, la jolie coiffeuse du salon Élysée Coiffure.

La voix off de ce film résolument sentimental, où l'on s'épanche via des compilations ou en s'enregistrant sur des cassettes audios, s'adresse à ce frère. Et elle résonne comme un adieu, racontant aussi bien un monde que le début de sa fin. *Les Magnétiques* est aussi un film lumineux sur le passage à l'âge adulte. Il pulse au rythme de sa BO énervée tout en étant traversé de moments de pure grâce, comme lorsque son jeune protagoniste improvise en direct sur l'antenne d'une radio militaire britannique une déclaration d'amour à partir d'un enregistrement de la voix de sa dulcinée... Entre récit d'apprentissage, romance contrariée et portrait d'une génération aux espoirs défaits, le mix de Vincent Maël Cardona a des airs de tube parfait. Baptiste Thion, *Le Journal du Dimanche*



Mercredi 31 août à 18h & 20h30

Une vie démente

Ann Sirot & Raphaël Balboni – 1h27, Belgique avec Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay sortie en salle novembre 2021

Alex et Noémie voudraient avoir un enfant. Leurs plans sont chamboulés quand Suzanne, la mère d'Alex, adopte un comportement de plus en plus farfelu. Le diagnostic tombe : démence sémantique. Alzheimer, pour tout dire. Entre l'enfant désiré et l'enfant que Suzanne redevient, tout s'emmêle. C'est l'histoire d'un rodéo, la traversée agitée d'un couple qui découvre la parentalité à l'envers !

Un sujet dramatique, traité avec un humour plein de grâce : cet ovni belge est bien une comédie et une belle ! Grâce, entre autres, à ses dialogues, joués avec un naturel remarquable, les auteurs réussissent le tour de force d'aborder le sujet, désormais de plus en plus présent sur les écrans, des maladies dégénératives, d'un point de vue cocasse, sans apitoiement. Au contraire : d'abord déstabilisante pour le jeune couple, la folie douce

de Suzanne finira par éclairer leur vie. C'est quelqu'un, Suzanne : à l'évidence, cette directrice d'un centre d'art à Bruxelles à la forte personnalité a toujours vécu avec insolence et sans contrainte. Mais soudain, la voilà distraite, et son élégante frivolité tourne aux caprices, à des attitudes inconséquentes, sous le regard, de plus en plus interloqué, de son fils. Alors que les symptômes s'aggravent et que Suzanne, inconsciente de son mal, voudrait seulement qu'on lui fiche la paix, Alex et Noémie se retrouvent devant ce dilemme : comment faire un enfant quand la maladie vient vous en imposer un(e), de 70 ans ? L'esthétique, très étudiée, tour à tour minimaliste et pop, contribue pleinement à dédramatiser. Ainsi, la superbe idée du motif floral de la couette qui envahit progressivement toute la chambre, jusqu'au pyjama du couple, l'anxiété et la fantaisie proliférant de concert. L'insouciance l'emportera, incarnée par une comédienne encore inconnue chez nous : Jo Deseure, quelque part entre Annie Girardot, Patti Smith et Pina Bausch, régénère tout ce qu'elle joue. Guillemette Odcino, *Télérama*



Mercredi 7 septembre à 18h & 20h30

Courts métrages



Inauguré l'été dernier, l'atelier de programmation de courts métrages, composé de spectateurs, se poursuit. Ce programme « coup de cœur » est le troisième réalisé avec le collectif. Teinté d'humour, il vient clore de la plus belle des manières L'Été au cinéma 2022 en réaffirmant l'importance du court métrage, par ses fulgurances et la diversité de ses formes.

Discours de bienvenue de Norman McLaren

Norman McLaren – 7 min, Canada, 1961 avec Norman McLaren

Norman McLaren tente de souhaiter la bienvenue à l'auditoire lors d'un festival de cinéma. Un microphone qui possède sa vie et sa volonté l'en empêche.

Omnibus

Sam Karmann – 10 min, France, 1992 avec Brigitte Auber, Patrick Jamain, Jacques Martial Palme d'or du court métrage – Festival de Cannes 1992

Un homme, qui a tout misé sur son emploi, est désarçonné le jour où son employeur, la SNCF, décide de modifier son emploi du temps.

Les Petits Cailloux

Chloé Mazlo – 15 min, France, 2014 avec Chloé Mazlo Meilleur court métrage d'animation – César 2015

Chloé mène une vie légère et heureuse, se laissant porter joyeusement par les choses de la vie. Mais une souffrance physique viscérale la fait ployer peu à peu. D'où vient ce mal mystérieux ? Parviendra-t-elle à s'en débarrasser ?

Folie douce, folie dure

Marine Laclotte – 18 min, France, 2020 Meilleur court métrage d'animation – César 2022

Folie douce, Folie dure est une balade dans le quotidien de plusieurs institutions psychiatriques. Du réveil au coucher, le film va à la rencontre de personnes hors normes qui nous laissent entrer dans leur intimité. La richesse, l'humour et la sensibilité de ces personnes rendent cette balade inoubliable...

Rupture

Pierre Etaix – 11 min, France, 1961 avec Pierre Etaix

Un homme reçoit une lettre de rupture de sa bien-aimée qui lui renvoie sa photo déchirée. L'amoureux blessé décide de répondre à cette missive.

 **Café-ciné à 19h30 – entrée libre**

Venez échanger autour d'un verre avec les spectateurs qui ont participé à la sélection des films de l'été. Nous évoquerons aussi les programmations des cycles à venir !



Licences d'entrepreneur de spectacles
L-R 2021-006336/006340/006300/006460
Design graphique : Thomas Huot-Marchand
Directrice de la publication : Anne Tanguy
Rédaction : Jean-Michel Cretin, Lauren Scabello.
Impression : L'imprimeur Simon, Ornans
Papier : Fedrigoni Arena rough natural 90g
Couverture : *Tralala* ©SBS Productions | 4^e de couverture : *Mes frères et moi*
©Ad Vitam | Ci-contre : *Les Olympiades* ©Shanna Besson

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Elle est subventionnée par le ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté (ainsi que dans le cadre du plan France Relance), la Région Bourgogne-Franche-Comté, le département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de l'Onda (Office national de diffusion artistique), de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), de la Sacem ainsi que du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020 dans le cadre du projet CDuLaB.

Ville de
Besançon



RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

Doubs
le Département



Interreg
France - Suisse



Kursaal

Place du Théâtre
25000 Besançon

www.les2scenes.fr | cinema@les2scenes.fr

Suivez-nous sur Facebook & Instagram @cinéma Les 2 Scènes

